

rés. Tout ce qu'il avait pu gagner, ç'avait été d'engager les principaux chefs de ces tribus à s'éclaircir par eux-mêmes de la vérité. Ces chefs arrivèrent à Québec deux jours après le départ des Iroquois. Le gouverneur ayant su d'eux-mêmes le sujet de leur voyage, envoya un exprès à Téganissorens, pour le prier de revenir à Québec. Il y accourut sur le champ ; il y vit les chefs du nord et de l'ouest ; et ceux-ci, après l'avoir entendu, crurent comprendre que les Iroquois n'avaient en vue que de leur faire prendre le change ; d'empêcher leurs partis de courir sur l'ennemi commun, et de les brouiller avec les Français, pour avoir ensuite meilleur marché des uns et des autres.

Avant son départ, Téganissorens, qui en son particulier, voulait sincèrement la paix, proposa au comte de Frontenac, le rétablissement du fort de Catarocouy, comme un moyen de la hâter et de la rendre durable. Le gouverneur saisit cette ouverture avec toute l'ardeur dont il était capable : il fit travailler avec une extrême diligence à un grand convoi, qui devait conduire à ce poste une garnison, des ouvriers, des munitions, et tout ce qui était nécessaire à un établissement dont il prétendait faire le boulevard de la colonie. Il en donna le commandement au chevalier de Crisasi ; mais comme cet officier allait s'embarquer, il reçut ordre de désarmer.

La cause de ce changement était l'arrivée de Serigny à Montréal, où se trouvait le gouverneur général, avec une commission du roi pour la levée d'un détachement considérable destiné à une entreprise contre le Port Nelson, de laquelle il avait été chargé conjointement avec son frère d'Iberville. Il n'y avait pas un moment à perdre, si l'on ne voulait pas faire manquer ce projet pour la troisième fois ; et il fallut prendre une partie des hommes qui devaient accompagner le chevalier de Crisasi. On donna cent vingt Canadiens et quelques sauvages du Sault St. Louis à Serigny ; le reste fut congédié jusqu'à nouvel ordre.

Au commencement de Septembre, Ourcouharé, qui avait accompagné Téganissorens à son retour, revint avec treize prisonniers français, qu'il avait délivrés, et parmi lesquels étaient les deux Hertel, pris deux ans auparavant dans la déroute de M. de la Gemberaye, et qu'on avait crus morts ; mais il n'amenait point d'autres députés que ceux de son canton de Goyogouin et de celui de Tsonnonthouan. La considération que le comte de Frontenac avait pour leur conducteur les fit écouter favorablement, et ce général voulut que les chefs du nord et de l'ouest, qui étaient descendus avec un grand convoi de pelleteries conduit par M. de Louvigny, fussent présents à l'audience qu'il leur donna.

Ourcouharé, qui portait la parole, présenta d'abord un collier dont le sens était qu'il avait brisé les fers de treize Français : il